

Roman ou poème

Annie Savard

Volume 15, numéro 5 (89), 1973

Poésie, théâtre, nouvelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30435ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Savard, A. (1973). Roman ou poème. *Liberté*, 15(5), 97–99.

Roman ou poème

la lumière a fini par pousser toute seule dans ma tête
elle va et elle vient parmi la pauvre phosphorescence de mes os
elle s'assoit longuement à la table des soleils
elle s'ennuie.

tant et tant de mots enfermés dans une boule d'acier

la lumière devine la neige séchée des mots. Elle m'avoue
qu'il faudrait commencer par sabler le dessous des ailes
des oiseaux avant de penser l'hiver en quelqu'un d'autre...
— des étoiles nous piquent le dessous des pieds.

le soleil saute par-dessus la fumée. Et la fumée géométrise
les arrêts du coeur comme si le chant de l'oiseau décroché
de l'arbre nous ramenait sous terre.

— je vis en quelque part sur une mémoire qui ne
m'appartient pas.

et puis je me mets à photographier l'univers. J'imagine
que nous vomissons l'haleine atmosphérique de ce jour, afin de
calmer en nous quelque chose de très grave. J'imagine que la mort aurait pu
être blanche et coutumière. Surtout à minuit et cinq quand on
se fane du coeur à la pointe des pieds.

— chaque mot est une nouvelle lune qui commence.
 chaque phrase une écriture de serpent sous le sable.
 AH ! comme le souffle se nie.
 et les chiffres humains déversant des maisons, des équateurs
 au bas des pages des calendriers, dans l'espoir de faire
 pleurer les miroirs et leurs images crucifiées tout au fond.

je veux ménager la blancheur de l'atome et le caillou trop
 lourd du soleil.
 la colonne vertébrale de l'univers s'use
 et la haine de tout a partout vingt et un ans et elle dit les
 choses de plus en plus vite.

j'ai toutes les nuits devant moi. L'on m'a soignée avec des
 bleus de vitre, et des bouts d'espace sans histoire. j'aime mieux
 marcher seule dans ma tête que de regarder se fendre au soleil
 les pigeons du silence. j'aime mieux vivre dans ma petite
 boîte noire que d'espérer d'éclipses d'allumettes en éclipses
 d'allumettes, la colère, entre le froid et la laine des portes.

— j'invoque tous les dimanches de mon corps à essayer de vous
 dire que la terre est remplie de conscience. La terre ne peut
 plus faire autrement que de continuer... trop tard...

je sens le frôlement de la ferraille contre mes hanches.
 je sens que des feuilles se rallument en même temps que
 certains poissons sous l'eau. Frères, vos grands poumons
 d'existence
 se déboitent dans le temps. et vos mains m'éblouissent.
 Elles sont de grandes horloges prononçant des choses.

— j'ai vu éclater la lune dans chaque mot.
 j'ai vu se perdre et s'effacer chaque vertèbre dans
 chaque mot.
 mes phrases sont malades. Elles souffrent d'un goût de vivre
 à l'envers, d'un reste de jour engourdi.
 le mot soleil un lac qui se déplace entre les arbres
 le mot miroir une bulle de rosée au bout des doigts

le mot silence la faiblesse d'avoir avalé la tête d'épingle
d'une ville.

Un coup de balle dans la tempête et c'est fini.
Rien de perdu. Rien de créé. Car il faut bien s'entendre
l'espace ici on le donne aux yeux.
j'ai pris l'espace pour un intérieur vide de neige, vide, c'est
à dire sans herbe et sans bruit...

ANNIE SAVARD